

**Atelier de lecture avec un groupe de femmes  
Centre municipal Saint-Exupéry, Montgeron  
2008**

Mai 2008

Nous connaissons certaines des participantes aux séances mensuelles de lecture pour avoir déjà travaillé avec elles il y a deux ans (Voir sur le site : *Dialogue interculturel au sein d'un groupe de femmes*). Les autres sont des femmes fréquentant régulièrement le Centre, le mardi après-midi ; elles viennent souvent avec de jeunes enfants, les leurs ou des enfants dont elles ont la garde. Pour plusieurs de ces jeunes femmes, le travail d'assistante maternelle est la seule possibilité d'exercer une activité sociale et d'apporter leur contribution au revenu du ménage. La possibilité pour elles de participer à une séance de lecture est soumise à la contrainte de cette activité. Que l'enfant s'éveille dans sa poussette ou qu'il commence à s'agiter dans la salle, et l'assistante maternelle doit partir...

La lecture devant ce public doit donc tenir compte de ces conditions particulières. Inutile de projeter une lecture suivie de vingt minutes, et de penser pouvoir entamer ensuite une discussion sur un thème ou deux, en fonction desquels on aurait sélectionné le texte.

Les textes lus sont choisis en fonction de leur niveau de difficultés langagière (langue écrite) et de leur longueur. Durant les premières séances (démarrées en avril, à raison d'une par mois), la préférence est allée à des récits courts, des contes, des dits... L'humour, comme dans les "idioties" de Nasr Eddin Hodja (Voir "*Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja*", Ed. Phébus), est fort apprécié des femmes ; elles ont une tendance naturelle, entre elles, à développer des échanges plaisants, sur tous les sujets de leur vie quotidienne, et elles ne mettent pas plus leur langue dans la poche que le Hodja. Le conte de la "*Mère Misère*", présenté comme un conte du patrimoine espagnol, a provoqué immédiatement des réactions d'une jeune femme marocaine, puis d'une autre, algérienne, qui ont reconnu là un conte qui leur a été dit en arabe par leurs mères et grands-mères. Cela a été le point de départ d'un intéressant échange sur la circulation des contes, les influences réciproques des cultures, notamment les trans-méditerranéennes. Nous avons touché par là un des objectifs principaux de ces lectures publiques : favoriser la rencontre interculturelle, donner à voir l'autre dans sa spécificité et sa proximité avec nous-mêmes. Il était intéressant, dans le cas cité, que soient participantes à la séance, une femme d'origine espagnole, vivant depuis plus de 30 ans ici, et des femmes maghrébines.

Tout n'est pas vraiment lisse dans ces échanges, et d'abord le lecteur doit s'accoutumer au fait d'être interrompu à tout moment par l'exclamation d'une auditrice frappée par ce qu'elle vient d'entendre, les réactions des autres, qui s'ensuivent inmanquablement, les discussions en a parte qui démarrent dans tous

les coins... Patience et interventions respectueuses de ce besoin d'expression mais visant à guider si faire se peu le débat, sont des qualités requises alors...

Ces femmes ont essentiellement besoin de s'exprimer, et donc d'être écoutées. L'une d'entre elles n'a pu s'empêcher de confier sa souffrance de ce qu'elle a vécu en Algérie, durant la décennie noire des années 90. C'était la première fois, a-t-elle dit avec beaucoup d'émotions, qu'elle en parlait publiquement. Cela n'avait pas de rapport direct avec un des textes lus mais la lecture et les échanges s'ensuivant, créateurs de confiance, étaient certainement à l'origine de cette libération de parole nécessaire.

Nous envisageons de tenter dès que possible la présentation et la lecture d'une nouvelle courte ou de quelques pages bien choisies d'un roman.

Juin 2008

Ce mardi brûlant de juin, les femmes se sont réfugiées à l'ombre des tilleuls derrière le Centre pour la lecture. Nous sommes restés là près de deux heures sur lesquelles la séance de lecture proprement dite a duré dix minutes. Rien ne peut se lire avant que ne soit passé tout un temps de libre discussion ; il est simplement impensable de décréter avant l'heure : Maintenant on va lire. Pendant ce temps d'échange où il est beaucoup question de lutte contre le poids, j'écoute, je glisse un mot par-ci par-là, laissant à Corinne qui anime le groupe, le soin d'éviter un trop grand éparpillement des discours... Dans mon sac, le livre de Simon Nizard, *Le Livre des Couscous*, publié aux éditions de l'Aube, que je me propose d'ouvrir au moment opportun.

Ce n'est pas sans mal que j'ai sélectionné en fin de compte cet ouvrage et quelques une de ses pages que j'estime pouvoir convenir au femmes du groupe. A la dernière lecture, m'a rendu compte Corinne, le vocabulaire leur a posé quelque problème de compréhension. Bien sûr, personne n'a crié « Halte ! Je ne comprend pas ! » Ni pendant ni après la lecture. Elles se comportent comme n'importe quel public. Quels sont donc les critères possibles de sélection d'un texte pour ce public de femmes de cité ? J'en ai parlé plus haut mais c'est un problème qui me travaille pendant les semaines qui s'écoulent entre deux lectures. Lorsque j'ai écarté tout texte qui présente des difficultés évidentes : références mythologiques ou littéraires ou autres, tournures de style, expressions idiomatiques même pas rares mais inconnues dans ces parages, je me demande combien il reste de pièges cachés, et surtout, que me reste-t-il comme choix ? Ma bibliothèque relèvera-t-elle longtemps le défi ? Les « Françaises de souche » du groupe, en mal de reconnaissance culturelle face à l'expansionnisme verbal des Maghrébines surtout, se sont révoltées l'autre fois : « *Nous aussi on a des contes* ». Parfaitement, Madame. Problème : les contes du terroir ratissés à la Bibliothèque municipale seraient inaudibles à la totalité du groupe, sans distinction d'ethnies. C'est même pour cela que j'ai entrepris d'écrire de courts récits pour elles, des histoires de gens d'ici. Expérience en cours. On se tourne

vers les romans alors ? Côté romans français contemporains, inutile d'y penser. Je me rends compte que je lis moi-même fort peu de romans français. Des espagnols, des allemands, des italiens, des sud-américains, des égyptiens, des japonais, des algériens, et encore d'autres, oui, mais des français... Pourtant, ce n'est pas faute de publications. De l'eau, de l'eau partout et pas une seule goutte à boire. Why ? Wesh ? Je me demande - si je ne me sens pas très concerné par les problématiques ordinaires du roman français actuel – ce qu'il pourrait en être de ces femmes ?

Je me suis arrêté cette fois-ci à ce livre de Simon Nizard dans lequel j'ai repéré deux ou trois séquences utilisables. Pourtant, c'est un texte bien enlevé, vivant et chaleureux comme ce peuple coloré de la Bizerte coloniale dont Nizard parle avec tendresse, sans vaine complaisance. Le narrateur, Victor Moati, Juif tunisien comme Nizard lui-même, est artisan-couturier dans la vieille ville. Le passage du livre que j'ai retenu pour mes auditrices est celui où Flavienne vient lui dire qu'elle est tombée amoureuse de ses mains en l'observant travailler à travers les persiennes de chez sa tante. Elle lui demande de la désenvoûter, en quelque sorte (grosse impression sur les femmes) et l'histoire va jusqu'à son terme logique : les amoureux vont partager un dimanche une ferka de la joie, un couscous sucré de fête. Simon donne alors la recette de la ferka.

J'ai trouvé à placer ma lecture au moment où les femmes, ayant fait pendant quarante minutes le tour de la question du combat toujours recommencé contre le grossissement, ont fait une pause. Alors, avec un zeste de sadisme je leur annonce : Je vais vous lire une histoire de couscous et d'amour. Sûr de mon effet, à ce moment crucial. Elles deviennent tout d'un coup attentives : « Vous avez dit *Amour* ? - Oui, et *couscous*. Mais je lis à une condition : pendant que je lis, vous faites silence, personne ne parle. D'accord ? - Oui ! Oui ! » Je les crois.

Je commence par leur placer quelques mots sur Nizard, sur la Tunisie coloniale, sa diversité de population : les Arabes, les Juifs, les Italiens, les Maltais, les Français, etc., je dis l'habitat, les patios (elles connaissent toutes, même celles qui n'ont jamais bougé de la commune), la mixité des familles... Puis je lis. Dix minutes. De silence. Un peu gâché un instant par une tronçonneuse dans un jardin voisin (elles jettent des yeux inquiets dans la direction). Bon, ce n'était qu'une alerte. Puis à la fin, silence encore. L'amour et le couscous. Houria veut parler du couscous mais Rima, son mioche à portée de la main, jette : « Elle est tombée amoureuse de ses mains, c'est ça l'histoire. » Oui. On reprend l'histoire, beaucoup parlent, c'est bien passé. On a fini par parler de la ferka ; les Marocaines de la bande disent qu'elles ont un couscous équivalent, « avec des fruits secs aussi ». Puis d'un coup, l'on se met à parler de la lecture, des jeunes qui ne lisent pas, et pourquoi ne lisent-ils pas ? Même ceux à qui on a lu des histoires lorsqu'ils étaient petits.

Enfin, le parfum d'exotisme, c'est ce qu'a retenu Gilberte, qui ne connaît que la cité. Gilberte voudrait aller au Sahara, Meriem raconte un séjour au désert.

L'heure des biberons pour les bébés est arrivée.

Je propose aux femmes de faire avec elles un tour de la Méditerranée par les livres, dans les mois à venir. Prochaine étape : l'Egypte.

Je reste un peu encore. Trois ou quatre femmes se sont rapprochées de moi ; elles s'inquiètent pour leurs ados qui vont trop sur les jeux vidéos. Que faire ?

A suivre.

Mardi 30 septembre 2008

Le groupe de femmes a repris ses activités mardi dernier. Aujourd'hui, une lecture est prévue. Françoise a décidé de se joindre à moi. J'ai choisi de présenter un roman de Naguib Mahfouz, *La belle du Caire*. Il n'est pas des plus connus du grand écrivain mais il est écrit dans une langue simple et l'histoire trouve de nombreuses résonances actuelles : condition féminine, corruption, choix de société entre « laïcité » et « islamisme »... Heureuse surprise : nous avons une jeune femme égyptienne parmi nous. Le groupe comprend aujourd'hui des anciennes et des nouvelles. On fait un tour de présentation où la diversité de nos origines et de nos nationalités éclate ; une jeune femme d'ici est mariée à un « Kabyle », dit-elle, une autre à un Malien, et ils vont bientôt faire un voyage au pays du mari. Mais il l'a prévenue : elle pourra trouver la vie difficile là-bas.

Je commence par exposer le programme des mois à venir : nous ferons un tour de la Méditerranée par les livres, aujourd'hui, l'Égypte, à la suite de la Tunisie, la prochaine fois, le Liban, etc. Nous irons jusqu'en France. Elles acquiescent, un peu impressionnées.

J'engage alors la présentation de Mahfouz et de l'histoire du roman, quelques minutes pour cela avant d'arriver à la question : « Que va-t-il se passer alors ? » ; elle tombe à peu près au milieu du récit, à un moment-clé où le héros principal, Mahgoub, personnage sans ressources mais prêt à tout pour arriver, vient d'accepter une offre de mariage indécent : accepter que la future qu'on lui promet –la maîtresse d'un politicien corrompu- continue de recevoir ce dernier à domicile en échange d'un poste important pour lui et de la prise en charge des dépenses du ménage par l'amant de sa femme. A l'insu de l'épouse de ce dernier, bien entendu. Mahgoub ne sait pas encore que sa promise n'est autre qu'Ihsane, une jeune fille qu'il convoitait autrefois.

Le roman ne présente pas qu'une histoire de couple, c'est aussi et beaucoup un tableau de la société égyptienne au tournant des années 30, une société en pleine évolution, des femmes commencent à aller à l'Université..., mais la corruption gangrène le pays. Se dessine aussi ce qui deviendra un élément important de la vie politique du pays : l'affrontement entre laïcs et religieux, entre tenants d'une modernité venue d'Occident et partisans de valeurs religieuses. Tandis que l'approche du pouvoir par les Nazis, suivi par les étudiants éclairés, ouvre des questions sur le devenir des Anglais en Égypte. « *Que nous réserve l'avenir ?* » sont les derniers mots du texte.

Lorsque j'ai eu terminé la lecture des pages choisies, seize ou dix-sept minutes au total, le silence qui a accompagné cette dernière se prolonge un peu et témoigne de l'effet produit sur les femmes.

Dans la discussion qui s'ouvre alors, la jeune femme égyptienne s'avère un partenaire très précieux. Elle nous dit qu'un film a été tiré de ce roman en Égypte, *Le Caire 30*. Elle attire aussi notre attention sur le titre en arabe du

roman : *Le Caire nouveau*. Contrairement au titre français qui focalise le projecteur sur l'histoire d'Ihsane, donc sur la condition féminine, le titre de Mahfouz le fait sur l'évolution globale de la société. Il est vrai que l'une est emblématique de l'autre. Lecture et discussion enthousiasment les femmes du groupe ; elles veulent lire le roman intégralement, veulent la référence de l'édition, l'une d'elle déclare : « ça nous fait aimer la lecture ! » ; deux d'entre elles – l'une des Aurès, nous a-t-elle dit, et l'autre de Sétif- se lancent un défi : elles liront chacune un passage à tour de rôle pour en discuter.

P.S. Pour être complet, il faut signaler un petit incident marquant la difficulté qu'il y a parfois à pratiquer la rencontre interculturelle ; c'est un cas isolé mais... Une des femmes présentes est venue me dire en *a parte* : « Pourquoi lisez-vous toujours des livres maghrébins ? » D'où le bref échange suivant : « C'est faux, Madame, et puis Naguib Mahfouz est Egyptien. – Oui, mais c'est la même chose... - Non, ça n'a rien à voir. Vous n'étiez pas là au début, j'ai dit que Mahfouz est un des grands écrivains du 20ème siècle, prix Nobel de littérature... - Mais il ne s'appelle pas Maurice ou André ! » J'ai exprimé un « Qu'est-ce que ça signifie ? » Sans réponse. La « conversation » a tourné court, la dame a dit qu'elle ne reviendrait plus.

A suivre...

18 Novembre 2008

Livre proposé: “Esprits rebelles” aux Editions Mille et une nuits  
Nouvelle “*Le cri des tombes*”

C'est la deuxième séance de lecture à laquelle j'assiste avec le groupe de femmes de Saint-Exupéry.

La première fois, j'avais accompagné Bernard qui était déjà très familiarisé avec l'exercice de lecture publique, le centre et les femmes qui le fréquentent.

Il fallait me fondre délicatement, et me glisser dans les liens déjà tissés entre Bernard et le groupe auparavant.

Lorsque je suis sortie de cette séance de lecture, il était évident pour moi que j'allais revenir et continuer cette activité avec Bernard et le groupe de femmes.

Le groupe s'était amoindri pour des raisons logistiques de garde d'enfants. Une de ces femmes avait espéré un désistement de dernière minute, mais en vain. Elle avait fini par partir, son enfant étant trop agité pour rester avec elle. Deux ou trois autres étaient arrivées en retard à la séance de lecture et n'avaient pas osé rentrer avec les grosses poussettes pour ne pas déranger. Une autre encore avait trouvé un petit travail et ne pouvait pas être là.

Ces détails dépassent l'anecdote et révèlent la difficulté - pour ne parler que de celle-là - pour beaucoup de ces femmes à s'accorder du temps pour le plaisir de la lecture,

Pour cette séance, Bernard m'avait demandé de présenter Khalil Gibran.

Avant de nous rendre au centre, je lui ai “répété” ma présentation. Il m'a reprise sur quelques formulations qui, à ses yeux, “ne passeraient pas”. Et j'ai dû faire l'effort, peu évident, d'écrire pour un public qui n'a pas forcément les mêmes outils que moi pour s'exprimer, entendre ou écouter.

Il m'a fallu être concise, aller à l'essentiel et surtout utiliser des mots, des phrases et une syntaxe qui leur étaient immédiatement compréhensibles.

La séance n'a pas immédiatement commencé.

Elles nous ont offert un café. Il semble qu'il faille un temps nécessaire avant la lecture, comme un sas de mise en condition.

Les femmes ont besoin de parler de tout autre chose, d'elles mêmes.

A chaque fois, ce sont comme des retrouvailles avec les “dernières petites nouvelles”. Nous attendons pour voir s'il y a des “retardataires”, et petit à petit nous nous installons.

J'ai présenté Khalil Gibran selon deux axes qui pouvaient attirer leur attention :

1. Le fait qu'il soit un exilé.
2. Qu'il ait pris fait et cause pour les pauvres, les opprimés, les victimes d'injustice, dont les femmes d'ailleurs font partie. Bernard a bien insisté sur ce point.

Une des femmes a demandé si c'était bien lui qui avait écrit le "Prophète", livre qui lui avait semblé difficile. Un bref échange a eu lieu avec une autre participante qui n'était pas tout à fait de son avis.

Et Bernard a commencé la lecture.

Il avait choisi une des nouvelles - "*Le cri des tombes*" - du livre de Gibran "*Esprits rebelles*".

Bernard avait gardé de ce texte toute la trame narrative après avoir expurgé les considérations philosophico-religieuses de Gibran.

Il s'agissait de l'histoire de 3 personnes exécutées par l'Emir d'un village, victimes de l'injustice et du pouvoir des puissants.

La première partie du texte, lue par Bernard, est le procès des 3 personnages où l'on voit toute la cruauté de la Loi. C'est l'histoire vue du côté du pouvoir.

La deuxième partie, que j'ai lue à mon tour, c'est la réalité des faits: le rétablissement de la vérité. C'est l'histoire vue du côté des faibles et des opprimés.

A la suite de la lecture, il y a eu un silence long et lourd.

Une des femmes nous a dit : "C'est dur et ça nous laisse sans voix".

Comme si la narration de Gibran, centrée sur "la raison du plus fort", n'admettait aucun commentaire.

Ceci dit, le texte était peut-être moins porteur de discussion que celui de Mafouz, mais les femmes nous ont demandé à cette occasion de leur communiquer par avance, les titres des ouvrages pour pouvoir en prendre connaissance, avoir du recul pour en discuter avec nous et être plus à l'aise dans leur réflexion. A mes yeux, c'est une demande majeure.

Elle révèle par là même leur besoin de se sentir plus "égales" dans leur relation avec nous, d'être partenaires plutôt que simples auditrices ou spectatrices. Elles ont envie de donner leur point de vue, d'être actrices de ce qu'elles entendent, de confronter des interprétations. De ce point de vue, il semble que les choses vont vite.

Pendant que Bernard discutait avec les femmes qui avaient assisté à cette séance de lecture, j'ai parlé avec les 3 autres femmes qui étaient restées à l'extérieur avec leurs landaus.

L'une d'entre elles m'a dit: "*J'ai acheté le livre "La belle du Caire", j'ai commencé à le lire, j'aimerais discuter avec M.Z. de son interprétation du personnage. Je ne suis pas sûre que je le vois comme lui*".

Une autre m'a dit avec une sorte de fierté modeste: "*Vous savez, on l'a fait lire à trois autres personnes. On regrette d'être arrivées en retard pour cette séance, mais on a eu des problèmes de garderie... Vous savez on vous remercie de tant de gentillesse; il n'y a pas tant de gens que ça qui s'intéressent à nous et qui nous donnent un peu de leur temps... Mais la prochaine fois, on s'organisera beaucoup mieux et on sera là...*"

Pendant ce temps, dans la salle, la jeune femme égyptienne dont Bernard a parlé précédemment, acceptait de prendre rendez-vous avec lui pour témoigner de son histoire et nous proposait de nous recopier le film tiré du roman de Naguib Mahfouz.

Pour finir, les femmes nous informent qu'elles iront collectivement voir l'exposition "REGARDS IMMIGRÉS" à la Médiathèque et que ce serait bien qu'il y ait quelqu'un de l'association.

Bernard propose aussitôt de les accueillir le jour où elles projettent de venir, à savoir jeudi 14h30. Elles ont prévu d'y aller à pied, ensemble.

N'est-ce pas cela qu'on appelle l'échange, l'ouverture vers l'autre?

Bernard leur parle du prochain livre : "*Mes départs*" de Panaït Istrati.

J'ai hâte de les revoir.

*Françoise Chadailac*

A suivre

## **16 décembre 2008 : « Mes départs », de Panaït Istrati, Folio.**

Dans ce texte, qui n'est en fait qu'une partie d'un ouvrage plus ample, Panaït Istrati raconte tout d'abord ses premières expériences scolaires, son premier travail et sa rencontre avec un capitaine de bateau grec qui lui fait découvrir un livre merveilleux: "un dictionnaire universel" de la langue roumaine. Puis ensuite son départ à moitié raté pour le pays de ses rêves - la France - et son voyage comme passager clandestin, qui le feront finalement échouer à Naples.

Nous avions prévu de lire deux textes, chacun contenant l'un de ces 2 thèmes majeurs. Mais réflexion faite, Bernard trouve qu'il nous faut plutôt aborder un seul thème à la fois, et nous nous en tenons à la lecture, d'une part de l'expérience qu'Istrati fait de l'école et d'autre part de la Connaissance à travers la découverte d'un dictionnaire de langue roumaine.

Petit à petit, les femmes du groupe arrivent. Toujours avec leurs petits enfants ou ceux dont elles ont la garde. Le groupe est assez nombreux et nous retrouvons bien une dizaine des femmes des séances antérieures.

Comme je l'avais précédemment indiqué, nous nous retrouvons en nous donnant des nouvelles avant d'aborder la lecture à proprement parler.

En attendant celles qui doivent arriver "d'un moment à l'autre", la conversation tombe très naturellement sur l'exposition "Regards Immigrés" que certaines femmes du groupe sont venues voir un après-midi à la médiathèque de Montgeron. Nous parlons aussi de la présentation que Nora Aceval avait faite dans le cadre même de cette exposition, de la transmission des contes et des valeurs culturelles par les femmes.

Nous avons également discuté assez longuement de l'importance de la langue maternelle dans la transmission des valeurs, et de façon dont celle-ci contribuait à la réussite ou à l'échec scolaire des enfants.

Une des femmes nous raconte comment le fait qu'elle ne parlait pas bien l'Arabe nuisait à la qualité de ses relations sociales quand elle revenait dans son pays d'origine; comment on mettait cela sur le compte du mépris et du snobisme de la "Française" qu'elle était, quand elle revenait "au pays".

Discussions diverses sur les langues employées dans les familles, et l'on entend que le Français est généralement plus parlé que l'Arabe.

Les femmes qui ont vu l'exposition ont à leur tour raconté à celles qui ne l'avaient pas vue, ce qu'elles ont entendu, ce qui les a frappées, intéressées. Entre elles, elles ont discuté, réfléchi, partagé des points de vue. Visiblement, cette exposition et la présentation de Nora avaient suscité chez elles un réel intérêt, et engendré de vrais questionnements.

Après nous être assurés que le groupe est “au complet”, Bernard présente le livre et l’auteur, puis commence la lecture sur le récit de la vie à l’école - peu enthousiasmante - du petit Panait.

Je continue à lire la deuxième partie où, sur son lieu de travail - la taverne de la petite ville natale - Istrati découvre, grâce à un vieux marin grec, un livre qui va changer sa vie: un dictionnaire .

La lecture terminée, une des femmes confortablement calée dans le canapé et qui avait écouté en fermant les yeux, se “réveille” et nous dit: “Ah, que c’est agréable de se faire lire des livres. Ca me calme, ça m’apaise, ça nous détend, que ça fait du bien! S’ensuit une discussion sur la lecture à voix haute, qui est plus captivante, plus attirante, ressentie comme un partage, un passage du texte d’un être à un autre.

Bernard le prend à juste titre pour un “compliment”.

Ces petites remarques à l’air anodin, nous confortent dans l’idée qu’il est absolument nécessaire de toujours garder à l’esprit que nous lisons à voix haute et qu’il s’agit bien là d’un exercice et d’une communication bien particuliers. Faillir à cette vigilance-là, c’est prendre le risque de l’ennui, de perdre le contact et de s’interdire une réflexion collective ultérieure.

Sur les thèmes évoqués par le texte, ce sont d’abord les problèmes d’éducation qui sont abordés et qui s’imposent dans une discussion qui prend son temps.

Pour les femmes qui sont là, c’est aux parents d’éduquer leurs enfants et de leur apprendre ce qui est bien ou mal, et non aux professeurs à l’école.

Chacune a beaucoup à raconter, et elles ont beaucoup réfléchi à l’éducation des enfants, au rapport à l’autorité, au respect des professeurs qu’il faut inculquer aux enfants.

J’aurais aimé que d’autres gens les entendent et comprennent à quel point ces femmes ont un sens aigu des valeurs qu’elles veulent inculquer à leurs enfants. Cela aiderait à faire tomber quelques clichés sur l’éducation des enfants des cités de banlieue. C’est vrai, il y a aussi dans les cités de banlieue un peu lointaines des gens préoccupés à transmettre à leurs enfants des valeurs sociales et morales relativement universelles.

A la fin de la discussion, une ou deux femmes nous font part de leur regret, avec beaucoup d’intensité, de ne pas avoir accordé assez de sérieux, ni d’importance à leur séjour à l’école, et de ne pas en avoir compris l’enjeu à ce moment-là. D’où l’idée que la lecture que nous faisons est une forme prolongée d’éducation qu’elles ont laissé échapper quand elles étaient plus jeunes.

A partir du texte de Panaït Istrati, les femmes parlent tour à tour de leur expérience de l'école. En général, celle-ci est assez positive - en tous les cas pour les plus jeunes - qui évoquent au moins un professeur qui leur a accordé beaucoup d'attention, qui a su les écouter et leur donner confiance. Sauf pour une ou deux, pour qui l'école a été un lieu d'injustices, d'ennui, et qu'elles ont raconté avec force détails.

En revanche, le thème peut-être plus abstrait de la Connaissance par les livres, n'a pas soulevé beaucoup d'échos.

Cette fois-ci, le groupe de femmes a beaucoup parlé. J'ai eu l'impression savoureuse qu'elles ont aimé un texte "simple" comme l'une d'entre elles a pu le dire.

Il est important, dans un premier temps du moins, que les textes fournissent l'occasion de parler de questions concrètes, qui leur tiennent à coeur, qui leur permettent de parler d'elles, de leur vie. Qu'elles puissent évoquer leur passé, les gens qui leur ont été chers ou qui les ont révoltées, qui d'une certaine manière les ont structurées. Le dire à leur compagnes de groupe, c'est aussi une manière de partager avec d'autres ce qu'elles sont et pour elles de mieux se connaître.

Ainsi la littérature leur permet d'accéder à la vie des autres, mais aussi de mieux accéder à la leur, de mieux la comprendre et l'analyser.

Comment ne pas se dire, à l'instar de Pierre Dumayet qui avait intitulé sa série d'émissions littéraire ainsi, que décidément "Lire, c'est vivre".

*Françoise Chadailac*

### **13 Janvier 2009 : Suite de la lecture du livre “*Mes départs*” de Panaït Istrati (Collection Folio)**

Ceci est la lecture de la deuxième partie du livre de Panaït Istrati.

Pour rappel, Bernard avait proposé de consacrer une première lecture au thème de l'éducation, de l'instruction et de la fascination de la Connaissance par le livre. (Cf le compte-rendu de la dernière séance).

Le deuxième partie que nous avons entrepris de lire concerne le départ d'Istrati pour Marseille, poussé par sa vision idéalisée de la France, terre de culture et de civilisation.

Nous avons réparti la lecture en cinq séquences que nous avons lues à tour de rôle.

Les thèmes majeurs abordés sont :

- La décision de partir avec l'angoisse qu'elle génère.
- Le voyage du clandestin et la traversée dans un bateau chargé d'émigrants des Balkans.
- Le débarquement de force à Naples, la découverte de la misère et de la faim.

C'est dans un silence magnifique que nous avons lu ces pages.

A la fin de la lecture, Bernard a incité les femmes du groupe à rattacher l'expérience de Panaït Istrati à la leur ou à celle de leur famille.

J'ai fait remarquer l'atmosphère joyeuse et gaie du voyage au cours duquel les émigrants de toutes nationalités, malgré des conditions difficiles - entassés sur le pont des navires - continuaient à partager repas et chansons.

D... a corroboré cette remarque en disant que ce voyage était fondé sur l'espoir, sur la confiance en un avenir meilleur et que c'était très différent des conditions actuelles où les candidats au départ partent sans rien, dans des “falouka”, des petits bateaux qui ne sont pas sûrs d'arriver à bon port. Et quand bien même arrivés à bon port, le calvaire des migrants continue, et l'on sait de quelle façon.

L'émigration d'alors, même douloureuse et difficile, n'avait pas grand chose à voir avec celle d'aujourd'hui.

Bernard a saisi l'occasion de faire un petit historique des raisons et des conditions d'émigration ou d'immigration d'alors.

A l'époque, l'Europe était une terre assez tourmentée politiquement, économiquement, et beaucoup de ses habitants étaient poussés vers d'autres ailleurs: l'Amérique (du Nord), l'Amérique Latine, l'Australie, les territoires coloniaux etc...

Mais il nous a fait remarquer que, pour les étrangers, les conditions de circulation en Europe étaient plus libres d'un pays à l'autre que maintenant.

La France, où l'on mangeait bien, où la vie semblait plus douce, constituait un cas particulier : elle attirait des immigrants mais on en partait peu.

Bernard a évoqué Marseille qui était le “Ellis Island” français: Ellis Island, porte d'entrée du Nouveau Monde, où les autorités américaines mettaient les gens en

quarantaine, triaient les émigrants., les autorisaient à rester ou au contraire, les rejetaient.

A partir du texte d'Istrati, dont le rêve était d'atteindre la France à tout prix, la réflexion s'est vite orientée vers la vision idéalisée que les autres peuples ont de la France. Quelle vision a-t-on de la France, vue de loin ?

L... a posé la question: « comment se fait-il que la France ait cette réputation de terre d'accueil et de raffinement? » En effet, par leurs expériences de vie des femmes présentes corrigent quelque peu cette vision.

Bernard rappelle que ce sont probablement les principes de la Révolution et du Siècle des Lumières qui y sont encore pour beaucoup dans cette vision largement partagée, et aussi l'attraction exercée par la culture française sur les élites de beaucoup de pays, comme la Roumanie ou l'Egypte, à l'époque d'Istrati.

Petit à petit, une ou deux femmes du groupe se sont mises à parler du voyage de leur père.

Ceux qui sont venus seuls pour travailler en France pour gagner de l'argent.

L'un a débarqué un jour dans un grand hangar dont il est devenu plus tard le gardien de nuit. L'autre ne revenait que tous les 7 ans au bled, "juste le temps de faire un enfant". "Mon frère a 7 ans de plus que moi et ma sœur a 7 ans de moins que moi", nous raconte N... dans un immense éclat de rire.

Comment, finalement, ils s'étaient bien habitués apparemment à leur vie ici pendant que les mères étaient restées seules au pays à élever les enfants.

L'une d'elles, fatiguée de cette situation, décide un jour d'empoigner sa progéniture et de faire le voyage, ses enfants sous le bras, sans prévenir. Elle débarque à l'hôtel en face de l'endroit où travaillait son mari qui refuse de traverser la rue pour aller la voir et elle finit par le "forcer" à venir habiter avec elle. L'autre, habillée en "occidentale", mini-jupe des années 60, blondie pour la circonstance, se présente au chantier de son mari qui ne la reconnaît pas et la siffle en pensant qu'il est entrain de "draguer" une super belle fille de France pour s'apercevoir - ô stupeur - qu'il s'agissait de sa femme!

Ces récits de N... et L... ont été un des moments les plus hilarants de la séance, digne des plus grands sketches, et que n'auraient pas renié Labiche ni Feydeau revisités par Fellag ou Elie Kakou.

D... a insisté sur le sacrifice de ces femmes à poigne qui ont été - qui sont encore - de vraies "Mère Courage", qui ont éduqué leurs enfants, tenu tête à des hommes amoureux d'une liberté renforcée pendant toutes les années de solitude en France, liberté qui ne leur convenait pas si mal au fond.

Les autres femmes ont acquiescé et rendu hommage à leurs mères qui ont travaillé très dur, constitué un patrimoine familial à la force du poignet et n'ont pas eu peur de venir dans un pays dont elles ne connaissaient ni les coutumes, ni la langue ni personne.

Les femmes ont redit la difficulté de parler de l'expérience de leurs mères à leurs propres enfants qui ne peuvent pas comprendre les conditions de vie que leurs grands-mères ont eu à affronter. "Leurs seuls problèmes, tu comprends, c'est de savoir quelles baskets ils vont mettre pour sortir ou quelle marque de vêtements

ils vont s'acheter pour aller à l'école". Nous-mêmes quand on retourne au pays, ça nous fait un choc, Pendant trois jours, je me sens mal, quand je retourne au village et que je les vois travailler aussi dur, quand il n'y a pas d'eau.... Je ne pourrais plus vivre comme ça. Je pense à tout le confort que j'ai en France - une baignoire, de l'eau chaude, juste faire couler le robinet - je me dis qu'on a de la chance. Mais les plus jeunes ne se rendent pas compte."

L... en revanche fait remarquer que c'est l'authenticité de cette vie dure qui lui manque et qu'elle aime. Mais très vite, ses copines lui rappellent que ce sont des conditions qu'elle a à vivre pour un temps très court. Mais qu'à la longue, c'est assez insupportable.

Ce va-et-vient entre les deux sociétés leur fait mieux apprécier leurs conditions de vie ici, même si elles ne renient en rien leur propre culture. Mais elles sentent que ce n'est plus la même chose, qu'elles sont déjà "entre les deux" et plus, parce que leurs enfants feront leur vie ici.

Les femmes ont été amenées à parler des mariages mixtes.

Pour l'une, entre son mari Tunisien et elle, Algérienne ; pour l'autre, Algérienne mariée à un Français d'origine italienne et converti à l'Islam.

Comment ces hommes ont été perçus et acceptés dans leurs familles respectives.

Comment le David de l'une - que sa belle-mère appelle Daoud - assurait son beau-père de sa foi musulmane, en cherchant à lui plaire. A quoi le père répondit, après l'avoir invité au bistrot, qu'il s'en fichait de la religion, du moment qu'il était correct avec sa fille.

Comment la mère de l'une des femmes n'avait pas accepté que son gendre soit Tunisien au lieu d'être Algérien.

A la fin, N... qui nous racontait cela en riant, avait fini par nous dire que tout compte fait, ça l'embêterait vraiment, à bien réfléchir, que sa fille se marie avec quelqu'un qui ne soit pas Algérien. Finalement, elle réagissait comme sa mère.

Quelqu'une, mi-provocante, mi-rigolarde, avait timidement avancé: "Et si elle se mariait avec un non-musulman.?"

"Ah ! non, non, impossible !" a répondu N... en se renversant de rire dans le canapé.

Alors, F... - occupée à faire manger une petite fille - a levé la tête, son beau visage cerné par le voile, et a glissé dans un sourire étonné et lumineux: "Ben, pourquoi pas?"...